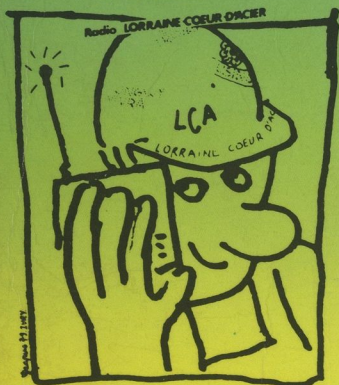


David Charrasse

Lorraine
cœur d'acier

ECOUTEZ-VOUS!



- CGT L.C.A. ^{FM}_{PO}

PCM/petite collection maspero

Petite Collection Maspero

Série « Débats communistes »

34

36

Langewy
Membre du Comité

340

juillet 83

16° Z

12534

(265)

« Débats communistes »

Collection animée par Gérard Molina et Yves Vargas

Pierre ROCHE, Yves VARGAS, *Telles luttes, telle école.*
Le P.C.F. et l'école, 1944-1978.

Françoise BOUILLOT, Jean-Michel DEVÉSA, *Un parti
peut en cacher un autre.*

Dix interventions à la rencontre des 400 intellectuels
communistes à Vitry. *Ouverture d'une discussion ?*,
Christine BUCI-GLUCKSMANN, Jean RONY, Jean-Pierre
LEFEBVRE, France VERNIER, Maurice MOISSONNIER,
Gérard BÉLOIN, Jean-Philippe CHIMOT, Georges
LABICA, Etienne BALIBAR, Michel PATY.

Etienne BALIBAR, Guy BOIS, Georges LABICA, Jean-
Pierre LEFEBVRE, *Ouvrons la fenêtre, camarades !*

Gérard NOIRIEL, avec la collaboration de Benaceur
AZZAOU, *Vivre et lutter à Longwy.*

David Charrasse

en collaboration avec Rodolphe Di Sabatino
et Denis Pierron

Lorraine cœur d'acier

présenté par Gérard Noiriel

FRANÇOIS MASPERO

1, place Paul-Painlevé

PARIS V^e

1981

L
32

5

DL-26-11-1981-33241



© Librairie François Maspero, Paris, 1981
ISBN 2-7041-1264

Présentation

Lorraine Cœur d'Acier est sans doute l'expérience la plus riche et la plus originale dans l'histoire des « radios libres » en France. Destin exceptionnel en effet de cette radio lancée par la C.G.T., pour quelques jours, au printemps 1979 et qui dure dix-huit mois, contre laquelle s'acharne le brouillage d'Etat, mais qui supplante les grands médias. Une radio déclarée « illégale », mais défendue « bec et ongles » par tout un peuple, un beau soir de mai descendu des cités, des usines et des bureaux, pour s'opposer aux C.R.S. Une radio finalement victime de son succès, brisée par ceux-là même qui lui avaient permis de vivre. Le livre que nous présentons ici, réalisé à partir d'une enquête collective approfondie¹, retrace cette expérience et nous donne les moyens de la comprendre. A l'heure où la question des « radios libres » fait l'actualité, où se préparent des choix décisifs en matière d'audiovisuel, voici un document de premier ordre pour nourrir un débat qui nous concerne tous, bien qu'il soit trop souvent cantonné dans les querelles de spécialistes et les discussions de principe².

1. Ce livre a été rédigé d'après une recherche universitaire effectuée à l'université de Nancy II par David CHARRASSE, Rodolphe DI SABATINO, Denis PIERRON, *Lorraine Cœur d'Acier, une radio, son public* sous la direction de MM. Hatzfeld et Ménard. Ce travail s'appuie sur une vaste enquête réalisée à l'époque où la radio émettait encore, comportant un sondage par questionnaires auprès de 600 personnes et une quarantaine d'interviews.

2. Signalons aussi le film réalisé sur L.C.A. : *Lorraine Cœur d'Acier, une radio dans la ville*, par Jean Serre et Alban Poirier.

Ce livre permet notamment d'ouvrir le débat sur la question fondamentale posée par cette expérience : quelle radio pour la classe ouvrière ? Question essentielle, on en conviendra, pour une gauche au pouvoir, et dont je voudrais, dans cette introduction, rappeler les enjeux.

Les raisons du succès

Tout commence par cette constatation faite par les ouvriers en lutte pour sauver leur emploi dans la sidérurgie locale : « La presse, la télévision, les radios ignorent ou déforment le sens de notre action, la nature de notre combat. » Pour réagir, dès le mois de décembre 1978, la C.F.D.T. Longwy, avec des moyens très réduits, lance une « radio pirate » : S.O.S. Emploi, qui, malgré les difficultés d'écoute, est suivie attentivement par la population locale. Le 24 février, le ton change : pour protester contre les « oublis » de la télévision, les travailleurs occupent le relais TV et organisent la première émission de « télévision libre », ce qui donne lieu à une nuit d'affrontements violents avec les C.R.S. Lorraine Cœur d'Acier, qui débute en mars, répond donc à une attente. De plus, dès le début, elle bénéficie de circonstances très favorables : la lutte contre les licenciements, commencée depuis quatre mois, a permis le développement de l'initiative ouvrière, qui se manifeste dans les nouvelles formes de lutte, occupations, opérations « coup de poing », etc. D'autre part, Lorraine Cœur d'Acier est une radio lancée par la C.G.T., qui bénéficie du soutien du parti communiste, ce qui, étant donné le poids de ces organisations dans la région, lui donne dès le début un appui populaire important. Enfin, en ce début 1979, nous sommes encore, à la C.G.T., dans l'ambiance du 40^e Congrès. C'est ce qui explique que des journalistes parisiens comme Marcel Trillat et Jacques Dupont soient d'emblée sur « la même longueur

d'onde » (si j'ose dire) que les militants ouvriers de l'union locale, quant au style de radio qu'ils souhaitent. De ce point de vue, le livre montre bien qu'à l'origine de Lorraine Cœur d'Acier il n'y a pas un *programme* rigide qui aurait été appliqué systématiquement ensuite, mais simplement un *principe* fondamental — le parti pris du direct et le refus de la censure — autour duquel peu à peu se forgeront l'originalité et la cohérence de la radio.

C'est dans la conjonction de tous ces facteurs qu'il faut chercher le secret de la réussite de Lorraine Cœur d'Acier. Pour bien comprendre l'engouement pour cette expérience, il faut mesurer toutes les implications de ce principe de la « liberté de parole », du « direct ». La première, la plus évidente, concerne l'« expression » proprement dite : les auditeurs peuvent intervenir à tout moment sur l'antenne grâce au téléphone branché en direct, sans filtrage préalable des appels, ou en venant dans le studio (installé dans le hall de l'hôtel de ville) constamment ouvert à tous.

Cependant, ce principe de « liberté d'expression » aurait eu peu d'effets s'il n'avait été suivi d'un autre principe démocratique : le refus d'accepter comme allant de soi la division du travail entre ceux qui parlent et ceux qui écoutent. La plus grande réussite de Lorraine Cœur d'Acier réside peut-être dans ce fait : pour une fois, les ouvriers n'ont pas été cantonnés dans un rôle d'écoute passive (comme cela se passe avec les radios périphériques où l'intervention des auditeurs se borne à deviner le « hit-parade » ou le contenu de la « valise »), mais ont été, du début à la fin, acteurs, animateurs d'émissions, responsables de la technique, etc.

Les journalistes ont eu une part décisive dans cette réussite, et il y a là un exemple à méditer pour tous les animateurs de « radio libre » qui souhaitent le « changement ». Ils ont constamment conçu leur métier comme impliquant un échange d'expériences, mettant leur savoir,

leur compétence à la disposition des travailleurs, leur enseignant notamment l'art de déjouer les pièges de la parole ou de l'écriture (en particulier dans l'émission quotidienne *La Revue de presse* qui a connu, et le livre le démontre, un très grand succès). Cependant, et le plus difficile du métier de journaliste ainsi conçu est peut-être là, le rapport avec les ouvriers n'a jamais été à sens unique. On a toujours eu le sentiment, en suivant Lorraine Cœur d'Acier, que Marcel et Jacques étaient là aussi pour apprendre des sidérurgistes. Et, si leur popularité dans la région a été (et reste) exceptionnelle, c'est à cause de cette disponibilité constante, cette écoute des autres si rare chez les intellectuels.

C'est cette collaboration entre des gens appartenant à des milieux sociaux différents mais apportant chacun leur expérience particulière pour enrichir l'œuvre commune qui explique l'originalité de Lorraine Cœur d'Acier. Comme si, par ce processus, s'élaborait jour après jour une autre radio ne correspondant guère aux critères dominants de la « bonne radio »³, mais bénéficiant d'un large soutien populaire. Pourtant, tous ceux qui ont « vécu » Lorraine Cœur d'Acier se sont rendu compte que la liberté d'expression n'est pas chose facile ; qu'elle ne va pas de soi (contrairement à ce que pensent ceux qui ont l'habitude de s'en servir). De nombreux ouvriers ont témoigné de leur appréhension, de leur difficulté initiale à « s'emparer du micro ». Ce n'est pas

3. L'imprévu, c'est-à-dire la vie, avec tout ce que cela implique de contradictions, était un principe fondamental de L.C.A. ; chose impensable dans les « bonnes » radios où « tout baigne dans l'huile », où l'on n'interrompt jamais personne, où la voix « cool » du speaker parle en « bon » français et ne bafouille pas. Cet « imprévu », le chapitre « Enjeux politiques » le montre, ne sera pas du goût de tout le monde à la C.G.T. non plus. Ceux qui au syndicat voudront mettre fin à l'expérience lui opposeront la devise des autres radios C.G.T. : « Le moins possible d'imprévus pour le meilleur rendement. »

simple de franchir le pas quand on est habitué à entendre les autres, les « porte-parole », parler à votre place (toujours dans votre intérêt, bien sûr) ; que ce soit l'enseignant à l'école, le journaliste à la radio-TV, ou l'élu à la mairie et au Parlement. Ce n'est qu'au prix d'un long et patient travail de désapprentissage/apprentissage, d'un long travail de démystification (voir les copains se lancer, prendre en charge une émission, s'occuper de la technique, etc.), que les blocages ont pu être dépassés. Ce qui prouve que les « radios libres » peuvent être le lieu de nouvelles pratiques militantes, le lieu où les « intellectuels de gauche » peuvent jouer leur rôle afin, comme le dit Francis Ponge⁴, de « donner à chacun les moyens de fonder sa propre rhétorique, d'être son propre porte-parole vrai, de parler au lieu d'être parlé ». L'exemple de Lorraine Cœur d'Acier montre toutes les perspectives révolutionnaires qui apparaissent lorsqu'on s'engage dans cette voie : la passivité se transforme alors en dynamisme, faisant mentir, comme le souligne très justement l'auteur, McLuhan lui-même (qui considère la radio comme un média « chaud », décourageant la participation).

Cette présence active de la classe ouvrière à Lorraine Cœur d'Acier joue un rôle décisif aussi dans le contenu des émissions, centré sur l'« objet local », les préoccupations quotidiennes des travailleurs et avant tout, bien sûr, les luttes. C'est ce qui explique que, dans les interviews réalisées pour cet ouvrage, on retrouve si souvent ce sentiment ouvrier que Lorraine Cœur d'Acier « c'est la radio qui dit la vérité ». Cette vérité du quotidien tellement absente des radios « périphériques » et de la télévision obnubilées par les « grands hommes » et les « grands événements ».

De ce point de vue, L.C.A. renoue avec une tradition

4. Cité par Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Editions de Minuit, 1980, p. 18.

ancienne du mouvement ouvrier ; je pense en particulier aux premiers journaux communistes de la région, comme *La Lorraine ouvrière et paysanne* à la fin des années 20 qui, au prix de mille difficultés, malgré une répression patronale terrible, avait su maintenir la présence des « correspondants ouvriers », militants anonymes dénonçant l'exploitation dans leur atelier, l'arbitraire du contremaître, etc.⁵. Sauf qu'avec L.C.A. le monde décrit/parlé par les ouvriers, loin de se limiter à l'usine, concerne aussi la vie quotidienne hors de l'usine, dans les cités, les foyers Sonacotra, etc. C'est sans doute ce qui explique l'un des résultats les plus intéressants du sondage effectué auprès de la population locale pour mesurer l'impact réel de la radio : les femmes de sidéurgistes et les travailleurs immigrés ont été parmi les plus fervents soutiens et les auditeurs les plus actifs de la radio ; preuve qu'elle avait su prendre en compte les problèmes des catégories les plus dominées de la classe ouvrière.

Grâce à cette enquête, on découvre aussi d'autres aspects du dynamisme suscité par Lorraine Cœur d'Acier. La radio a été le véritable centre de toute une « sociabilité ouvrière » aux formes inédites. Débordant largement le studio, elle a mobilisé mille énergies, pour sa défense (grève, manifestation, pétition, etc.), son financement (les militants ont collecté plusieurs dizaines de millions pour faire vivre la radio après que la direction nationale de la C.G.T. eut décidé de ne plus payer), sa popularisation (que ce soit sous la forme des tee-shirts

5. L'une des défaites idéologiques les plus importantes du mouvement ouvrier réside sans doute dans la disparition de ces correspondances d'usine et l'affadissement de la presse ouvrière locale qui s'est ensuivi, laissant tout le terrain de l'information locale à la presse régionale (*Le Républicain lorrain* en Lorraine du Nord). Les militants de gauche ont beau le critiquer, les ouvriers continuent à le lire car il n'y a pas de choix dans ce domaine.

et des briquets L.C.A. ou simplement du « chiffon rouge »⁶ » suspendu aux antennes des voitures). Toute cette activité a pu se déployer grâce à la constitution d'une association de défense de la radio : Les Amis de L.C.A., avec carte de membre, fêtes, repas amicaux, bals⁷...

Ce « parti pris du direct » à la radio n'a pas eu des effets que sur la mobilisation sociale. Ce fut aussi pour tout le monde un moyen privilégié pour connaître la réalité sociale, c'est-à-dire ses contradictions. On ne pouvait qu'être frappé par le contraste entre une presse de gauche décrivant une population unie « comme un seul homme » dans la lutte et la nature des débats à L.C.A. au cours desquels c'était, par exemple, l'hôpital local et ses médecins qui étaient pris à partie par les auditeurs, ou le rôle des agents de maîtrise dans l'usine, violemment dénoncé par des ouvriers, etc.⁸, quand ce n'était pas les intellectuels qui étaient critiqués pour leurs prétentions. On comprend aisément que ces débats où chacun pouvait parler franchement aient été d'une rare intensité et d'une grande violence. Mais ces débats

6. Titre de la chanson de Michel Fugain qui devint le véritable hymne de L.C.A.

7. Ce rôle social joué par la radio rappelle ce que disait Gramsci à propos des conseils d'usine : « Les meetings et les discussions pour la préparation des conseils d'usine ont plus fait pour l'éducation de la classe ouvrière que dix ans de lecture des opuscules et des articles écrits par les possesseurs du diable en bouteille. La classe ouvrière a mis en commun les expériences réelles de chacun de ses membres et en a fait un patrimoine collectif : la classe ouvrière s'est éduquée de façon communiste, avec ses propres moyens, avec ses propres méthodes » (*Gramsci dans le texte*, Editions sociales, 1975, p. 66).

8. Lors d'un débat organisé au moment de la grève de l'acier (tournant de la lutte) pour renforcer l'unité. Je rappelle que toutes les émissions de L.C.A. ont été enregistrées sur cassettes fournies par la population mais que celles-ci sont actuellement sous clé dans les locaux parisiens de la C.G.T.

étaient sans prix puisqu'ils permettaient à toutes ces contradictions qui existent, qu'on le veuille ou non, de s'exprimer enfin. A partir de là, il était possible d'essayer de s'entendre, de trouver ensemble des objectifs communs, etc. Chemin difficile, mais unique, de l'union à la base, qui ne se réalisera jamais en fabriquant une unité factice n'existant que dans le discours. Lorraine Cœur d'Acier n'en était qu'au début de ce processus ; et, si beaucoup d'incompréhensions sont demeurées (ce qui ne tient pas principalement à l'insuffisance des débats, mais aux contradictions d'intérêts de classe et de catégories sociales, qui font qu'il ne suffit pas de s'expliquer pour se comprendre), la radio a néanmoins joué un rôle important pour dépasser des clivages traditionnels dans la région, permettant en particulier à beaucoup de sortir du « ghetto » dans lequel les maîtres de forges ont toujours essayé de maintenir les ouvriers".

Les travailleurs de Longwy, en affirmant qu'ils ne voulaient plus être « la proie pour l'onde », en faisant de Lorraine Cœur d'Acier « leur » radio, ont contribué à ouvrir un chemin vers une autre radio, pour une autre société. Cette autre société pour laquelle, depuis le 10 mai, on se reprend à espérer...

Les « radios libres » : un enjeu pour la gauche au pouvoir

Depuis la victoire de la gauche, la question des « radios libres » ne se pose plus dans les mêmes termes. Ce qui était surtout un moyen de s'opposer à la mainmise de la droite sur l'audiovisuel devient l'élément principal d'une nouvelle stratégie de la communication. Et c'est parce qu'elle représente l'un des enjeux essentiels

9. Le film de J. Serre et A. Poirier sur L.C.A. illustre bien toute l'importance de ce problème.

pour les années à venir que la question de l'audiovisuel a suscité, malgré l'état de grâce, les polémiques et les controverses que l'on sait.

Pourtant, force est de constater que le débat est resté cantonné dans d'étroites limites. Les revendications essentielles des « leaders » des grandes « radios libres », celles qui se bousculent aujourd'hui sur la fréquence modulée parisienne, concernent la démocratie, la liberté d'expression. Pour le ministre socialiste de la Communication, le changement consiste à « assurer à chaque citoyen le droit à la libre communication tel que l'énonçait déjà la Déclaration des droits de l'homme de 1789¹⁰ ». Il peut sembler paradoxal que, pour aller vers le socialisme, des hommes de gauche soient tentés d'en revenir à la Révolution française, reprenant à leur compte les fondements de l'idéologie juridique bourgeoise : l'Homme, le Citoyen. L'analyse de classe se limite ici à une mise en garde contre l'emprise des « puissances de l'argent » sur les médias. Sans sous-estimer bien sûr cet aspect des choses, nous avons aujourd'hui des travaux (notamment des études sociologiques réalisées par d'éminents membres du parti socialiste¹¹) qui permettent de pousser l'analyse plus loin, en mettant à jour la réalité du « pouvoir intellectuel ». C'est pourquoi, et l'expérience de Lorraine Cœur d'Acier le confirme, il ne suffit pas de décréter la liberté et l'égalité de parole pour qu'elles se réalisent. Postuler implicitement une égalité « naturelle » dans ce domaine est même la meilleure manière de légitimer le pouvoir

10. Dans un article intitulé « La Place de l'homme », *Le Monde*, 5-6 juillet 1981.

11. Je pense en particulier au livre de Régis DEBRAY *Le Pouvoir intellectuel en France* (Ramsay, 1979). En dehors de la mouvance socialiste, il faut citer aussi les travaux de Pierre BOURDIEU et son équipe, notamment *La Distinction* (Editions de Minuit, 1979), dont on a beaucoup parlé, mais sans en tirer les conséquences politiques qui s'imposent.

de ceux qui « savent » parler à la radio sans avoir appris, et qui s'imposent tout naturellement comme les « porte-parole ».

Pour comprendre cette absence d'analyse de classe du problème des médias chez les hommes politiques de gauche, il faut en revenir au 10 mai en essayant d'expliquer ce qui s'est réellement produit avec l'élection du candidat socialiste.

Au-delà des péripéties, trahison des uns, soutien inattendu des autres, la victoire de Mitterrand est due au vote ouvrier massif en sa faveur, mais aussi au choix décisif des « couches moyennes intellectuelles » qui, après une expansion importante dans les années 60, ont vu leur ambition déçue, leur avenir bloqué, que ce soit les maîtres auxiliaires au chômage, les jeunes cadres dynamiques mais sans avenir, etc. Ce sont ces catégories sociales qui constituent la base sociale du parti socialiste¹² et aussi la clientèle la plus importante des journaux « de gauche » comme *Le Monde*, *Le Matin*, *Libération*, *Le Nouvel Observateur*, etc., dont l'influence politique est aujourd'hui considérable. Pour la nouvelle équipe au pouvoir, il est donc indispensable de donner satisfaction, au moins partiellement, à ces couches sociales, en débloquent la situation. Dans cette optique, on est en droit de se demander si les premières mesures de la gauche, derrière les grandes phrases sur l'« intérêt général », la « démocratie », etc., ne correspondent pas à cette nécessité :

— les nationalisations, en même temps qu'elles affaiblissent la grande bourgeoisie financière, renforcent la couche des technocrates ;

— la décentralisation, en multipliant les élus, permet la multiplication et le renforcement du pouvoir des notables locaux ;

12. La majorité des élus de la nouvelle chambre provient d'ailleurs également de ces couches sociales.

— la réforme de l'audiovisuel, en multipliant les radios locales, permet l'élargissement de la petite caste des « médiocrates » que R. Debray dénonçait dans son livre¹³.

On pourrait trouver d'autres exemples. Dès lors, il ne faut plus s'étonner que ceux qui étaient les champions de l'autogestion, quand ils étaient dans l'opposition, deviennent beaucoup plus discrets depuis qu'ils sont au pouvoir, remettant toujours à demain ce qu'ils pourraient faire le jour même.

Si une telle évolution se précisait, nous risquerions fort d'aller, en fait de « socialisme », vers de nouvelles formes de domination au profit de ces « albatros de la gauche » que Jean-Pierre Chabrol raillait déjà en août dernier¹⁴. L'exemple des pays de l'Est et de la Pologne en particulier est là pour nous rappeler que la domination de classe peut prendre d'autres formes que la simple « propriété des moyens de production », et qu'elle a d'autant plus de chances de se maintenir que les relais dont dispose la classe ouvrière en pays capitaliste se trouvent affaiblis. Affaiblis parce que les « intellectuels de gauche » ont désormais beaucoup moins d'intérêt à se faire les porte-parole des revendications ouvrières, affaiblis par la crise actuelle des organisations que la classe ouvrière s'est donnée au cours de son histoire (crise du P.C., désyndicalisation, etc.) ; affaiblis enfin par le rôle de courroie de transmission du nouvel Etat que risquent de jouer ces organisations (que l'on songe aux « recentrages » syndicaux, à l'accord P.C.-P.S.

13. Bien qu'à l'heure où ces lignes sont écrites la « Commission Moinot », qui travaille à la réforme de l'audiovisuel, n'ait pas rendu officielles ses conclusions, il semble qu'avec les nouvelles radios locales on s'achemine aussi vers un renforcement des pouvoirs locaux (par un système de désignation des responsables privilégiant les élus et les représentants de la presse locale).

14. *Le Monde* du 26 août 1981.

étendant aux entreprises la « solidarité gouvernementale », etc.). Or, à l'Est comme à l'Ouest, c'est justement parce qu'il n'a jamais su conserver son autonomie par rapport à l'Etat que le mouvement ouvrier a échoué sur ses objectifs révolutionnaires initiaux.

C'est pourquoi, aujourd'hui surtout, lutter pour préserver les formes existantes d'autonomie du mouvement de masse, en imaginer de nouvelles, est d'une importance capitale. Non seulement pour sortir de l'alternative social-démocratie/stalinisme, mais aussi et d'abord pour permettre à la gauche de conserver le pouvoir. Le précédent de 1936¹⁵ est là pour montrer combien il serait illusoire de croire que les problèmes actuels seront résolus par la seule intervention des élus et des technocrates, sans mobilisation populaire.

D'où l'importance des radios libres qui, comme l'exemple de Lorraine Cœur d'Acier le prouve, peuvent être un élément essentiel dans cette bataille pour la démocratie directe et « l'union à la base ».

Il n'est pas simple aujourd'hui pour les militants de se situer par rapport au nouveau pouvoir ; c'est sans doute l'une des raisons de cette période prolongée d'état de grâce que nous vivons actuellement. En présentant ce livre, c'est aussi une démarche politique adaptée à cette situation nouvelle que nous proposons : ni refus systématique des réformes de gauche ni acquiescement béat, mais considérer les grandes propositions de changement comme des enjeux en y apportant si possible (et si besoin est) des propositions alternatives permettant de maintenir le cap vers les formes inédites du socialisme que nous voulons construire.

Gérard NOIRIEL.

15. Je renvoie en particulier sur ce sujet à l'analyse de Jean BRUHAT sur les causes de l'échec de 36 parue dans *Le Front populaire, 1934-1939*, Editions sociales, 1975.

1. Lorraine Cœur d'Acier à la croisée de deux mouvements

Le 10 décembre 1978, le gouvernement annonce un « plan de sauvetage » de la sidérurgie, en fait le volet français d'un plan à l'échelle de la Communauté économique européenne. Radio Lorraine Cœur d'Acier est lancée quatre mois plus tard. Son apparition est indissociable de la lutte de Longwy, avec ses caractères originaux. Pour saisir Lorraine Cœur d'Acier, il faut comprendre ce conflit, y lire la stratégie du pouvoir et de ses médias, et, en face, la réaction d'une population bien particulière et de syndicats en quête de nouveaux moyens d'action.

Le conflit de Longwy¹

Pour le bassin mono-industriel de Longwy, le plan gouvernemental prévoit 6 500 licenciements et la suppression des investissements concernant la construction d'une aciérie à oxygène. En fait, à plus ou moins long terme, trois fois plus d'emplois doivent disparaître (fonctionnaires, ouvriers des entreprises de sous-traitance, commerçants, professions libérales, etc.). Après la fermeture des mines et des usines d'Aubrives et de Micheville à Villerupt, avec l'accumulation des mises en préretraite dans les dernières années, c'est un coup fatal

1. Pour une étude plus approfondie du conflit, voir entre autres G. NOIRIEL, *Vivre et lutter à Longwy*, Maspero, 1980, et *Espaces et Luttes*, n° 3-4.

qui est porté à l'activité, et même plus largement à la vie sociale dans le bassin de Longwy.

Cependant, face à la dureté de ces mesures, comment douter que les Longoviciens réagissent de façon particulièrement vive ? Même si les sidérurgistes n'ont pas une tradition de luttes aussi forte et présente que celle qu'on leur prête parfois², ils se souviennent encore à Longwy, et avec une certaine ferveur, des grandes grèves de 1948 et des affrontements sanglants qui les marquèrent ; dans un passé plus proche, leur levée en masse contre les licenciements à Villerupt a montré que, dans ce pays avant tout marqué par l'immigration, ils sont particulièrement sensibles au danger de l'exode et de la déqualification. La classe ouvrière pèse d'ailleurs d'un poids décisif dans la vie de la région, avec 65 % des actifs ; elle est principalement influencée par la C.G.T., qui détient la majorité dans presque toutes les grandes unités industrielles. Sur cette base, le parti communiste est bien implanté : d'abord à l'est, dans les communes minières dont il détient les mairies depuis l'après-guerre (avec aujourd'hui des scores de 60 à 75 %) ; puis, moins facilement qu'on pourrait l'imaginer, dans le reste du bassin, où ses succès (aux municipales à Longwy, puis aux législatives de 1978, siège perdu en 1981 au profit d'un socialiste) ont été acquis à une faible majorité, et imputables à la stratégie d'union avec le parti socialiste (le P.C. seul ne réunissant que 35 % des voix environ, avant les dernières présidentielles).

De fait, la réaction au « plan de sauvetage » ne se fait guère attendre : le 12 décembre la C.F.D.T. installe en haut du crassier de Senelle un grand S.O.S. lumineux, et quelques jours plus tard elle crée S.O.S. Emploi, la première radio syndicale française. Dès le 13 décembre,

2. L'œuvre de S. BONNET fait justice de ces légendes : voir *L'Homme du fer*, 1975-77, Centre lorrain d'Etudes sociologiques.

une intersyndicale se réunit. A cette bataille contre un véritable fléau, qui signifie la dislocation de la vie sociale du bassin et le bouleversement de tous les destins individuels, il convient que la population entière prenne part. Aussi des actions particulièrement massives viennent-elles ponctuer le conflit : grèves générales accompagnées de manifestations, avec 20 000 personnes le 19 décembre à Longwy, 60 000 personnes le 12 janvier à Metz, 12 000 enfants fin janvier à Longwy, et 200 000 manifestants à Paris le 23 mars.

Mais c'est également une effervescence quotidienne qui caractérise alors la situation à Longwy. « C'était dur parce qu'on avait une trouille terrible. Une trouille terrible, et ça je crois qu'on ne le dira pas assez. Si on n'avait pas eu la trouille, jamais ce qui s'est passé ne se serait passé, nous confie un jeune cégétiste. On avait du boulot, jusqu'à présent on se sentait bien, et, tout d'un coup, grosse baffe dans la gueule, comme on dit. » Terrible anxiété lorsque l'avenir disparaît ainsi brutalement : pas une crainte raisonnée, pas une angoisse passagère, mais un point au plexus, une inquiétude persistante qui prend aux tripes et qui ne lâche pas. Les médecins du bassin en témoignent : depuis les premières restructurations en 1976, le docteur Délivré, médecin du travail et candidat R.P.R. aux élections, a constaté la multiplication des « troubles fonctionnels relevant d'un déséquilibre nerveux », « conséquence d'émotions de toutes sortes, emmagasinées semaine après semaine, mois après mois »³... Le docteur Tamburini déclare pour sa part que « la situation économique, et plus encore l'attente des prochaines décisions, ont provoqué l'apparition de nombreux désordres psychiques [...] les parents souffrent d'insomnies, les enfants d'énurésie⁴ ». C'est cette angoisse vécue en commun qui

3. *Le Républicain lorrain*, 10 janvier 1979.

4. *Le Républicain lorrain*, 15 février 1979.

précipite les uns vers les autres les hommes et les femmes de tous les jours. Solidarité pour agir, mais aussi pour étouffer l'inquiétude insupportable. Les barrières entre individus ne tiennent pas contre un tel besoin de communication ; les distances instituées dans les contacts quotidiens — univers du prestige, de la pudeur, des retranchements et des « calculs » — fondent dans l'incertitude de l'avenir.

C'est dans ce cadre que les « événements de Longwy » prennent place, et réalité. Il faut concevoir que les paroles des militants, les mots d'ordre syndicaux, les contradictions entre différentes couches sociales ne s'élèvent pas dans le silence mais au milieu d'un brouhaha généralisé. C'est dans cette discussion, qui compte des milliers de participants, que les mots d'ordre prennent leur sens définitif — « parachuter » un mot d'ordre n'a rien de facile —, que se décide l'impact d'un événement, que se dessinent les divisions... des arguments d'ordres très différents se rencontrent, depuis les analyses des organisations nationales jusqu'aux ragots (« J'ai vu Untel discuter avec Untel, ce qui prouve bien... », etc.) qui peuvent même jouer un rôle déterminant. Une multitude de commentaires sur la situation locale, l'évolution du conflit, la position des organisations. Les discussions entre individus, les réunions en assemblées générales, les rumeurs, les réunions de l'intersyndicale elles-mêmes prennent place dans ce bouillonnement de communication. Un paysage s'installe peu à peu, dans lequel chaque argument prend une position plus ou moins établie.

C'est d'abord ainsi que le conflit est vécu par les participants : dans cette débauche d'informations, chacun est interpellé sur des questions qui le concernent directement, dont il peut concevoir facilement l'importance pour son existence, contrairement à ce qui se passe habituellement pour les messages véhiculés par les mass-médias, et même par les organisations syndicales. Il est

sommé de se situer par rapport à ces discours ou à ces bribes de discours, de choisir à la fois un avis, un camp et des arguments pertinents pour ce qui le concerne. De plus, il s'approprie dans la lutte un rôle actif, une possibilité d'action sur son avenir et celui de sa communauté : ses préoccupations s'éloignent d'une vie quotidienne dominée par le couple travail/consommation. Il acquiert une sensibilité nouvelle vis-à-vis de problèmes politiques et sociaux qui, précédemment, ne l'intéressaient que de façon lointaine : on note le développement d'organisations dont les discours n'avaient jamais rencontré autant d'échos à Longwy, tel le C.A.S. (Contraception-Avortement-Sexualité). Dans ce moment d'intense communication, où les individus et les groupes entrevoient une possibilité d'action sociale, c'est une curiosité tous azimuts qui se manifeste, une demande d'information qui va jusqu'à la revendication d'une connaissance et d'une reconnaissance purement culturelles : des poètes, des peintres, des photographes ou des chanteurs régionaux se révèlent dans des œuvres tournées vers le passé et l'avenir du bassin, vers le travail de l'acier et l'identité régionale.

Portées par ce mouvement de fond, les organisations locales impulsent de multiples actions, en misant souvent sur l'originalité, tentant d'entretenir la lutte par une succession d'événements à portée réduite mais à caractère marquant. Souvent menées par des commandos, et sur des objectifs au sens militaire du terme, ces actions seront appelées « opérations coup de poing ». L'enjeu étant le sort d'une population entière, confrontée à la décision autoritaire — puis au silence — du pouvoir central, la lutte prend place délibérément sur le terrain de la cité. Ainsi, elle se situe directement au contact de toutes les couches sociales concernées, pour les alerter sur la situation, et conquérir leur soutien. Ces opérations dans la ville convergent vers les lieux du pouvoir central, antennes administratives ou voies de communication :

Lorraine cœur d'acier

Une station lancée pour quelques jours par des militants de la C.G.T. et qui dure dix-huit mois ; contre laquelle s'acharnent les brouilleurs de l'État, mais qui supplante les grands media. Une radio déclarée « illégale » mais défendue « bec et ongles » par tout un peuple, un beau soir sorti des usines et des cités pour s'opposer aux C.R.S.

Récit de cette aventure, qui est au cœur de la lutte des sidérurgistes de Longwy, ce livre est riche d'enseignements pour tous ceux qui se passionnent pour les radios libres, et pour les militants à la recherche de voies nouvelles dans leur action.

On découvre ainsi comment, entre les mains des ouvriers, une radio peut devenir une forme originale d'« union à la base », le centre d'une sociabilité ouvrière nouvelle avec son association de défense, ses réseaux d'écoute et de collecte, ses réunions joyeuses.

Avec le développement des radios libres, la « révolution de la communication », s'ouvrent de nouvelles nécessités militantes, de nouveaux enjeux. Ce livre nous aide à mieux les comprendre. Ce n'est qu'un début...

SÉRIE « DÉBATS COMMUNISTES »
dirigée par Gérard Molina et Yves Vargas

ISBN 2-7071-1264-X

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01202731 6

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

